

EN SOUVENIR DE LUI

Il y avait vingt ans que Madame Barly avait perdu son petit René. Mais toujours son souvenir était resté doux et vivace au fond de son cœur.

Elle avait gardé les objets ayant appartenu au pauvre René, mort à l'âge de cinq ans.

Ses petits vêtements et ses joujoux... Elle en avait plein une armoire : des bergeries, des petits ânes branlant la tête des arches de Noël avec leurs droles de petites bêtes en bois peint, des peluches, des trompettes... et jusqu'à une poupée à perruque blonde, reposant sur un mignon lit de fer, car le tranquille et doux René avait parfois des goûts de filette... Et c'était le dernier de ses caprices, durant sa longue maladie, ce petit lit avec cette poupée blonde...

Madame Barly pouvait d'autant plus regretter la perte de cet enfant unique, qu'elle était devenue veuve peu après, de sorte qu'elle était presque seule au monde, les membres restants de sa famille étant éparés un peu partout.

Elle vivait donc isolé, dans l'aisance, il est vrai... mais si triste, toujours vêtue de noir, voyant peu de monde... Et se disant, chaque année, à chaque nouveau anniversaire : "Le pauvre mignon aurait vingt ans à présent... vingt ans... avec cette tristesse douce et tenace que laisse le temps au cœur des mères."

Madame Barly était bonne et pieuse ; elle faisait du bien, mais sans avoir le courage de s'intéresser à grand chose. Elle donnait volontiers aux quêtes, aux dames de charité, aux religieux... Elle n'était pas avare... d'ailleurs, pour qui l'eût-elle été ? Elle était seule... Mais tout cela était fait distraitement, sans qu'elle y mit son cœur...

Elle passait des heures sur la tombe de son fils, chaque semaine, et elle trouvait chaque fois des larmes, adoucies, il est vrai, par le temps...

Or, cette année-là le petit René eût eu vingt-cinq ans.

C'était la veille de Noël. Madame Barly trouvait que c'était l'époque la plus triste pour elle ; celle où toute femme qui ne se sent pas mère ou grand-mère souffre de ne pas donner.

Elle aimait assez les enfants... en souvenir du sien. Elle les regardait avec douceur et même avec un certain intérêt, quand elle en rencontrait...

II

Madame Barly cherchait à se distraire.

Alors je préparerai un petit réveillon pour Madame ?

Où, si vous tenez absolument à appeler cela un réveillon ?

Elle partit pour la messe de nuit, comme elle avait l'habitude de faire tous les ans.

Qui, il fait très froid, murmura-t-elle en s'enfermant plus étroitement dans son manteau... volontairement elle pensa à René et à la vieille grand-mère du dessus. Elle aurait voulu savoir s'ils avaient du feu. Et aussi s'il y avait quelque chose, demain, dans les petits souliers.

qui ne marchait pas encore, et qu'elle apercevait quelquefois entre les bras de la vieille grand-mère, très triste, très cassée, en bonnet de crêpe... Elle avait recueilli les trois enfants de sa fille, morte en donnant naissance au dernier... Elle travaillait pour eux, faisant des ménages et cousant pour le monde.

Dieu sait quelle industrie, quelles privations aussi, il fallait pour vivre avec ces faibles ressources ! Madame Barly avait appris ces détails par Jeanne, qui bavardait avec la concierge ; mais d'où vient qu'elle n'y avait jamais songé autant qu'aujourd'hui ?... tandis qu'elle voyait aller et venir sur le trottoir ses petits voisins tête nue, peu couverts, avec leurs menottes froides...

Ils s'arrêtaient devant la grande boutique d'épicerie, lumineuse et tentante comme un pays de cocagne, avec ses sucreries et ses arbres de Noël. Ils s'oubliaient, pensifs, dans cette contemplation...

Qui sait s'ils auront seulement un Noël ?... dit tristement Madame Barly.

III

Elle rentra dans son salon confortable, bien chauffé. Les bûches braisillaient, toutes rouges, dans la cheminée... Le tic-tac de la pendule semblait clair et gai... La jeune bonne, vive et prestre, venait de poser la lampe allumée sur la table... Sur le mur, un portrait à l'huile du petit René, souriait mélancolique et beau dans sa pale beauté d'enfant chétif, qui ne devait pas rester très longtemps.

Madame Barly le regarda... Oh ! cela lui arrivait bien souvent chaque jour ! mais, chose étrange... elle pensa, cette fois, que les yeux des petits enfants morts, peints dans les portraits, peuvent être tristes de ce que d'autres petits enfants n'ont pas de Noël...

Là, tout près, était l'armoire où dormaient les chers joujoux... elle l'ouvrit machinalement... Ils étaient là, tous les pantins, les boîtes d'animaux... et la poupée qui reposait comme une Belle au Bois qu'un prince doit éveiller...

C'était étrange de voir ces joujoux ensommeillés... ces joujoux créés pour faire du bruit être remués, brisés même par de petites mains, entre deux éclats de rire ; si mystérieux, si seuls, en la paix triste des Noël.

Madame n'aura pas froid ? Il fait beaucoup de vent, ce soir...

Non, non, Jeanne, soyez tranquille...

Alors je préparerai un petit réveillon pour Madame ?

Où, si vous tenez absolument à appeler cela un réveillon ?

Elle partit pour la messe de nuit, comme elle avait l'habitude de faire tous les ans.

Qui, il fait très froid, murmura-t-elle en s'enfermant plus étroitement dans son manteau... volontairement elle pensa à René et à la vieille grand-mère du dessus. Elle aurait voulu savoir s'ils avaient du feu. Et aussi s'il y avait quelque chose, demain, dans les petits souliers.

IV

Comment, le gaz est encore allumé ? dit Madame Barly à la concierge qu'elle rencontra en revenant de la messe.

Où, je me couche plus tard aujourd'hui, rapport à la vieille dame du dessus.

Est-elle malade ?

Où, cette pauvre femme !... Elle toussa à faire pitié, madame. C'est une espèce d'influenza, comme on dit... Alors, comme elle est toute seule dans son lit (car je ne compte pas ses trois innocents !) je monte de temps en temps lui donner un bol de tisane.

Et les enfants ? demanda Madame Barly.

Oh les pauvres !... personne n'en prend soin... Moi, je n'ai pas le temps, vous comprenez. Je donne seulement un biberon au petit...

Madame Barly n'ajouta rien. Elle remonta chez elle. La salle à manger était gaïement éclairée.

Vous êtes folle, ma pauvre Jeanne !... Tout ce repas pour moi, quand je ne voulais qu'un

sa maîtresse, avait pensé qu'un bon petit réveillon serait un agréable moyen de la distraire. Elle avait donc ajouté au consommé demandé un joli petit poulet froid, une belle tranche de jambon rose, des écrevisses et une profusion de gâteaux. Tout cela disposé sur une belle nappe blanche éblouissante.

Ca ne sera pas perdu, madame, expliqua la jeune fille avec ses façons familières. Moi, j'ai trouvé qu'il fallait que vous vous régalez un peu pour votre Noël.

Madame Barly leva les épaules avec une douce ironie. Un sourire très bon et presque joyeux éclaira son visage.

Elle entra dans le salon où était le portrait de René et le regarda longuement, comme si elle lui parlait avec les yeux.

V

Quelques instants plus tard Madame Barly était dans la pauvre chambre de la-haut, Jeanne, joyeusement emplit des bûches dans la cheminée vide et les faisait flamber gaïement.

Le petit poulet doré et appétissant, les écrevisses et toutes les bonnes choses s'élevaient sur la table de bois branlante.

Puis, Madame Barly congédia la servante. Elle acheva seule la nuit de Noël chez ces pauvres gens. La grand-mère réchauffée par un bol de lait bouillant mêlé de tisane et par une melleuse couverture de laine, dormait plus tranquille en attendant que le lendemain Madame Barly lui envoyât son médecin...

Et la charitable femme restait avec les enfants, qui croyaient rêver, mais qui se seraient déjà levés contre elle avec confiance...

Elle leur fit faire réveillon avec toutes les friandises qu'elle avait fait monter dans un grand panier, puis, les deshabillant elle-même, avec des précautions maternelles, elle les coucha, les couvrit, leur assurant que, le lendemain, ils trouveraient leurs souliers remplis de cadeaux du petit Noël...

Elle entendit leurs respirations s'égaliser ; ils étaient endormis.

Elle garda le plus petit dans ses bras, heureuse de sentir le poids de ses douces chairs roses dans ses bras vides depuis si longtemps !... Elle le bergea au son d'une chanson qu'elle n'avait pas redite depuis la mort de René, puis le déposa aussi dans son humble berceau d'osier.

Alors, elle songea à tenir la promesse qu'elle avait faite aux deux amis de la part de Noël...

Elle s'agenouilla près de la cheminée, où les dernières bûches achevaient de se consumer, et défait à petit bruit un grand paquet qu'elle avait apporté.

Ils étaient là tous : les ânes de carton gris qui semblaient hocher leur tête branlante à quelque souvenir... les bergeries, les pantins... tous les joujoux du pauvre envoyé, excepté, cependant la poupée endormie, le dernier jouet que sa mère avait voulu garder.

Cette nuit de Noël-là fut louchée au cœur de Madame Barly. Elle marqua une ère nouvelle dans sa vie...

Au premier jour, pâle et terne, qui se glissa dans sa chambre les vieux joujoux de l'armoire prirent des allures douces, mystérieuses, presque vivantes...

Et Madame Barly, heureuse, pour la première fois depuis bien longtemps, pensa que son enfant souriait-là haut aux cris de joie des petits de la mansarde.

HENRIETTE BESANCON

CRUCIFIÉ PAR SON PÈRE

La petite commune de Bionville, près de Metz, a été mise en émoi, il y a quelques jours, par un horrible drame. Un habitant de ce village ayant eu à se plaindre de son fils, un garçon de 19 ans, et voulant lui infliger une correction, inventa un supplice d'une cruauté inouïe. Ayant solidement lié les pieds de son enfant, il lui passa une corde sous les bras et le hissa jusqu'au plafond au moyen d'une poulie. Puis saisissant un marteau de forgeron, il cloua les deux mains de l'enfant contre le mur de la cham-

des hurlements de douleur qui attirèrent les voisins. On détacha le supplicié, et après lui avoir prodigué les soins que nécessitait son état, on arrêta le père dénaturé.

La foule essaya de faire un mauvais parti à ce monstre que la gendamerie ent toutes les peines du monde à protéger en traversant les rues du petit village.

L'ESPRIT D'AUTRIFOIS

Un des plus grands voleurs du pays fut un jour pris par les arches du prévôt, qui l'amenèrent devant lui, disant :

— Monsieur, ce grand voleur que nous vous amenons, qui a fait tels et tels vols et tel lieux et à tel.

Ce voleur répond :

— J'ai fait bien pis, monsieur. — Il est vrai, répond un des archers ; c'est lui qui vola et assassina un tel.

— J'ai fait bien pis, monsieur. — Les autres, contant encore d'autres vols et d'autres assassinats, celui-ci répondait toujours :

— J'ai fait bien pis. Le prévôt lui demandant ce qu'il avait fait de pis, il dit :

— Je me suis laissé prendre

HISTOIRE STUPEFIANTE.

— "L'Indépendant Rémois" raconte une stupéfiante histoire de deux trains arrêtés par des chemises. Qu'on ne s'y trompe pas, le fait se passe en Cha pagne et non en Cascoque. Une énorme quantité de chemises était tombée des arbres riverains sur la voie. Quand les locomotives et les wagons arrivèrent sur les rails englués, ils patinèrent sur place, immobiles, dit le journal en question.

Pour pouvoir avancer, les chauffeurs et mécaniciens furent obligés de semer de la cendre et des scories sur la voie.

ASSIS SUR UN MORT.

Bridgeport. Conn. 16—Peter Winter, de Trumbull, à neuf milles de cette ville, est venu se livrer à la police et s'avouer coupable du meurtre d'un nommé Butler.

Entrant dans le poste de police, Winter a dit : "J'ai tué un homme, vous le trouverez dans ma voiture à la porte."

Les agents trouvèrent, en effet, dans la voiture un cadavre assis entre une femme et un homme.

La femme, Mme Callaghan, était la belle-mère du mort et l'homme, Chs Butler, son frère.

Il paraît que Winter, qui est fermier, employait Butler, le défunt, comme ouvrier. Il le payait moitié en cidre et moitié en argent ; quand il était en boisson, il devenait fort malcommode. Winter ayant refusé de lui donner plus de cidre que le marché entre les deux hommes n'en comportait, un chicane s'éleva entre eux.

Les témoignages sont très contradictoires. D'anciens disent que Winter a défendu ses jours ; d'autres que Butler a été assommé avec une barre de fer. Il était encore vivant quand on l'embarqua en voiture pour le conduire bien probablement chez un médecin. Ayant constaté sa mort, on le transporta, au clair de la lune, à neuf milles pour faire constater la chose par la police.

Winter est âgé d'environ 65 ans et jouit de l'estime générale. Les frères des Butler se soucient peu de son décès et disent qu'il est étrange qu'il n'ait pas été tué avant, tant il était querelleur.

Winter est venu tout le long de la route entre Trumbull et Bridgeport assis sur les genoux du mort et tenant les rênes.

CRIME EPOUVANTABLE

DEUX ENFANTS ASSASSINÉS ET ENTERRES DANS UNE CAVE

Toronto, 16—Le détective Seyer, de Philadelphie, qui était en cette ville depuis quelques jours à la recherche des deux enfants de M. et Mme B. F. Pietzel, qui disparurent mystérieusement au mois d'octobre dernier, vient de faire une horrible découverte. Les corps de ses deux enfants ont été trouvés entièrement nus dans la cave de la maison por-

Vincent.

Un nommé H. H. Holmes, actuellement en prison pour fraude au détriment de compagnies d'assurances, était fortement soupçonné d'avoir fait disparaître les deux enfants.

M. Seyer qui, aidé du détective Cuddy, cherchait depuis plusieurs jours à percer les ténèbres qui enveloppaient cette sombre histoire, apprit finalement que dans la nuit du 18 octobre dernier, les enfants, deux petites filles, furent enlevées de l'Hotel Albion pour être conduites dans un endroit inconnu.

Les deux habiles limiers apprirent que la maison portant le No. 16 de la rue Vincent avait été louée pour quelque jours par un inconnu, vers l'époque de la disparition des deux petites filles. On montra la photographie de l'individu soupçonné d'être l'auteur de l'enlèvement au propriétaire du logis et ce dernier reconnut aussitôt son locataire.

On se rendit à la maison en question et après de minutieuses recherches on trouva les corps des deux enfants dans la cave. On n'a remarqué aucune blessure sur le corps des deux enfants.

Voici, en quelques mots, l'histoire du crime : Holmes et B. F. Pietzel se rencontrèrent, il y a quelques années, à Terre Haute, Ind. E. P., et ne tardèrent pas à nouer les relations les plus cordiales.

Après une séparation de quelques mois ils se rencontrèrent de nouveau à Philadelphie. Pietzel avait une assurance sur la vie de \$10,000. On le trouva mort un jour dans une maison en feu et l'on supposa qu'il avait péri dans les flammes. Holmes prit les trois enfants du défunt en charge. Holmes avait laissé Mme Pietzel dans l'ignorance de la mort de son mari.

Rendu à Détroit, Holmes semblait embarrassé de sa famille adoptive. L'un des enfants disparut et l'on ne suppose qu'il avait été tué, et l'on ne s'en occupa plus. De Détroit, Holmes se rendit à Toronto et adopta le nom de Howel. Mme Pietzel, qui était déjà rendue à la recherche de son mari, descendit à l'Hotel Albion avec ses deux enfants, qui, comme nous l'avons vu, furent enlevées par Holmes alias Howell. Holmes fut arrêté, et c'est alors que l'on apprit les crimes dont il s'est rendu coupable.

L'ARBRE DE LA SAINTE CROIX.

Au couvent des Pères Franciscains de la Santa Cruz (la Sainte Croix) de Querétaro au Mexique on conserve et vénère un arbre prodigieux : l'arbre de la Sainte Croix.

La tradition dit qu'il a été planté par le Père Antoine, fils d'un notaire de Valladolid en Espagne, nommé Margil, et fondateur de divers couvents franciscains du Mexique, entre autres celui de Querétaro.

Cet arbre est l'unique exemplaire que connaisse la science botanique, car chaque fois qu'on a tenté de le renouveler, en plantant quelque une de ses branches, elles se sont desséchées sans remède.

L'arbre a 7 mètres de haut et chaque année il se couvre de fleurs qui portent l'image de la Sainte Croix ; la croix est blanche avec trois points noirs, ressemblant aux trois clous de la Croix du Calvaire.

Chaque année le 5 mai, jour de l'invention de la Sainte Croix, et le 14 septembre, jour de l'Exaltation, on célèbre une solennité religieuse à l'ombre de cet arbre. Souvenir historique : L'infortuné empereur Maximilien et les généraux Miramon et Mejia, se sont reposés sous cet arbre les derniers jours de leur vie, car lors des terribles événements de 1867, ce couvent de la Santa Cruz servait de prison à ces victimes malheureuses de la vengeance de Juarez.

Western House

Mrs. S. Arsenault, Prop

SUMMERSIDE, P. E. Island.

Centrally located, permanent and transient boarders will find good accommodations at

CASH WANTED

By the 1st of July I want for private purposes, Three hundred and eleven dollars (\$311.00) in hard cash, for which I will give in exchange READY MADE CLOTHING, All kinds of the CHOICEST and BEST quality of GROCERIES, LUMBER and COAL. I have got in another supply of FINE BOOTS which must go before the fall (will not tell you prices in case you might think they are no good.)

All I want you to do is to call and examine them. I guarantee to give the BEST, CHEAPEST and MOST STYLISH boots, for Ladies and Gentlemen on the Island.

For the remainder of the summer Fruits of all kinds will be kept good and fresh.

Fresh Biscuits and confectionery arriving weekly.

Flour as good and as cheap as can be bought anywhere at present.

All this month everything sells at cost.

Highest price paid for Eggs and Hides. So please again bear in mind, my friends, that I sell

READY MADE CLOTHING

Boots and Shoes, Harness, Groceries of all kinds, coal and lumber, shovels, knives and forks, CHEAPER and BETTER than any one else on the Island.

Yours as ever, J. Albert Brennan.

The Surprising cheap kid,

A ST LOUIS

—xxx—

Nous avons l'honneur d'annoncer au public que nous continuons à faire commerce dans le magasin autrefois occupé par feu Arvi Poirier.

Nous venons de remplir le magasin de marchandises :

FARINE, MELA SE, SUCRE,

THE, TABAC, HURLE, etc., etc.

Notre stock de

GROCERIES

est au complet

En MARCHANDISES

Sèches nous pouvons satisfaire tous les goûts.

BOTTES, SOULIERS, etc.

Nous sommes déterminés de satisfaire le Public Acheteur et pour cette raison on trouvera toujours à notre magasin un assortiment complet que nous vendons à bas prix.

Pas besoin d'aller ailleurs pour vos marchandises. Venez nous voir. Nos prix sont très réduits.

J. B. Gaudet / Gérants

Felix Poirier / St. L mis 23 mai 1895

Your Stomach Distresses You. After eating a hearty meal, and the result is a chronic case of indigestion, Sour Stomach, Heartburn, Dyspepsia, or a bilious attack. RIPANS TABULES. Promote Digestion, Regulate the Stomach, Liver and Bowels, Purify the Blood, and are a Positive Cure for Constipation, Sick Headache, Bile-tiousness, and all other Diseases arising from a disordered condition of the Liver and Stomach. They act gently yet promptly, and perfect digestion follows their use. Medicine Chest, and should be kept for use in every family. Price, 50 Cents a box. At Drugists, or by mail, from the MANUFACTURERS, BEAUS CHEMICAL CO., 10 Spruce St., New York.

PATENTS. PATENTS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS. CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and a honest opinion, write to M. J. N. & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific instruments sent free. Patents taken through M. J. N. & CO. receive special notice in the Scientific American, and are issued weekly, directly before the public without cost to the inventor. This splendid paper, largest circulation of any scientific work in the world, is published monthly, \$3.00 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new inventions, with plans, enabling builders to show their work to the public. Address: M. J. N. & CO., 10 Spruce St., New York.